

Entretien de Mostafa et Laurent Chevallier par Laure Gontier

Là où tout a commencé : Soisy-Sur-Ecole...

Laurent Chevallier : C'est un village de deux mille habitants à cinquante kilomètres de Paris, en bordure de la forêt de Fontainebleau. Depuis l'ouverture d'un hypermarché à dix minutes de là, l'épicerie était fermée depuis longtemps. Jusqu'au moment où elle a ré-ouvert pour devenir « un épicier arabe » comme on dit, ouvert sept jours sur sept. Cette épicerie était tenue par Brahim, le seul Marocain, le seul étranger même dans un village composé, à cent pour cent, de familles bien françaises. Or il n'y a pas beaucoup de vie à l'intérieur de ce village, les gens partent tôt le matin, ils prennent le RER, et travaillent à Paris ou dans les villes nouvelles. Le confort de vivre à la campagne, c'est chacun chez soi : il y a des maisons qui ont des grands jardins, mais il n'y a pas beaucoup de communication autour. Le seul endroit où il y avait donc de la parole, un lieu qui chantait un peu, c'était l'épicerie « chez Brahim »...

Un simple exercice d'école...

Laurent Chevallier Cette histoire a commencé en 97. J'ai accepté d'encadrer un stage d'étudiants de l'école Louis-Lumière, un stage sur le documentaire. Je leur ai proposé de quitter l'école et d'habiter dans le village, puis d'approcher Brahim, qui était quelqu'un de très simple d'accès. Au départ donc, ce film, c'était un simple exercice d'école !

La veille du premier jour de tournage, les étudiants m'appellent en me disant : il y a un problème, ce film, on ne pourra jamais le diffuser ni l'exploiter. Il s'avère que Brahim a un associé qui s'appelle Mostafa. Il ne peut empêcher le tournage mais veut qu'aucune image ne soit diffusée. J'ai dit aux étudiants : on commence quand même demain, je serai avec vous et j'essaierai de comprendre le pourquoi de cette interdiction. Donc le lendemain, on arrive sur le tournage, je tombe sur Mostafa que je connaissais vaguement pour l'avoir aperçu dans l'épicerie de temps en temps, je l'invite à la maison à prendre un café, et il me dit : « Ecoute, si tu veux vraiment savoir pourquoi j'interdis la diffusion de ces images, si tu veux connaître ce secret-là, tu verras après qu'il y a un film à faire sur Brahim. » Donc l'idée du film au départ, je peux dire qu'elle vient de lui !

L'histoire de Brahim...

Laurent Chevallier Mostafa se met alors à me raconter l'histoire de Brahim.

Le vrai propriétaire du bail de l'épicerie, au départ, c'est Mostafa. C'est dans cette épicerie, qu'il a vu débarquer un clochard : ce clochard, c'était Brahim.

Brahim vivait dans un cabanon dans la forêt derrière, sans eau ni électricité. Il était venu en France il y a vingt-deux ans, avec la grande vague d'immigration des années soixante-dix dans l'industrie automobile : il était chez Simca à Poissy, puis il en a eu marre et il est descendu dans la région de Marseille où il était manutentionnaire dans un centre Leclerc. Puis de 92 à 94, on n'a aucune trace de Brahim, ni de comment il a atterri à Soisy ; il a eu deux à trois ans d'errance à boire comme un trou. Donc ça, c'était toute la vie de Brahim lorsque Mostafa le voit apparaître dans son épicerie. Pour lui, cette rencontre, dans un village où il n'y a que des Français, c'est un signe du destin, et avec son cœur grand comme ça, il ne peut pas laisser son copain, même, son « frère », dans la merde, et il se dit : « Faut que je le sorte de là. » Il va voir une assistante qui veut bien l'aider à ramener Brahim à la surface... seulement, après ces deux ans, Brahim n'a plus de carte de séjour et n'a donc plus d'existence légale. Mostafa fait une collecte avec des amis marocains pour retourner dans le village de Brahim récupérer un acte de naissance. Là-bas, il rencontre un de ses frères, qui lui donne ce papier, et surtout, l'informe que Brahim a laissé derrière lui une femme, qui l'attend depuis vingt-deux ans, des enfants, qui étaient tout petits et qui ont grandi - une des filles a même un enfant, donc Brahim est grand-père et ne le sait pas. De retour en France, Mostafa se débrouille pour trouver des gens dans Soisy qui peuvent l'aider, en l'occurrence le dentiste et le pharmacien, qui vont jusqu'à faire de fausses déclarations pour combler ce vide de la fameuse période de 92 à 94, où l'on ne sait rien de la vie de Brahim. Il lui aménage une petite chambre derrière l'épicerie : Brahim a une télé branchée sur le Maroc, des photos de sa femme et de ses enfants et il sait que bientôt il aura des papiers et qu'il pourra aller les voir. Mais donc, au moment où les étudiants et moi, on entame ce premier tournage, Brahim n'a officiellement pas le droit de travailler, car le problème des papiers n'est pas réglé, il est un sans-papiers, et Mostafa, le propriétaire du bail, est l'employeur d'un sans-papiers...

« Il faut que les images restent secrètes... »

Mostafa L'amitié qui s'est installée entre Laurent et moi, ça a été dès le premier jour, parce que quand je suis venu chez lui, il a tout de suite compris mon cri. Il a compris que je dise : « Attention, tu peux filmer mais il faut que les images restent secrètes. » [S'adressant à Laurent Chevallier] Je crois que tu l'as entendu ce cri. Avec un autre réalisateur, je ne sais pas...

Vers La Vie sans Brahim...

Laurent Chevallier Après le premier tournage, les étudiants sont rentrés dans leur école et n'ont pas fait la suite du travail, à savoir un travail de montage qui aurait permis de finaliser ce

petit portrait de Brahim. Les images sont restées à l'état de rushes. Le temps a passé, je me suis embarqué sur un autre film, l'histoire du Circus Baobab, en Guinée, et quand je suis rentré, c'était en avril 2000, j'arrive au village et j'apprends alors que Brahim n'est plus en vie. Je retrouve Mostafa complètement effondré. Il faut dire qu'entre-temps, l'épicerie a tellement bien marché grâce à Brahim que Mostafa a revendu le bail de l'épicerie pour reprendre le bail du café à l'entrée du village. Il se retrouve maintenant seul derrière son comptoir. Mais lui n'a pas le contact aussi facile que Brahim. Il me dit : « Je vais me battre pour garder ce café, je me suis endetté, il faut que j'oublie Brahim, il faut que j'oublie Brahim, il faut que j'oublie Brahim. » Sans arrêt...C'était la seule chose qu'il avait en tête, oublier cette histoire tellement forte. Moi, j'étais persuadé qu'il n'oublierait jamais Brahim. J'ai voulu remettre la main sur ces images tournées de Brahim. Ça a pris quelques mois. Quand je les ai récupérées, Mostafa m'a dit : « Je veux bien les voir, mais pour ma femme et mes enfants, le souvenir est encore trop vif. » En tous cas, du visionnage de ces images, la discussion est née, autour de ce film qui s'était arrêté, de ce temps qui a passé, de Brahim qui n'est plus là, et que Mostafa ne pourra jamais oublier. Voulait-il essayer de remonter avec moi la piste de Brahim ? Comprendre comment, dans un village qui vote à vingt-cinq pour cent Front National, un Arabe peut devenir la personne la plus aimée du village ? Et comment lui, Mostafa, allait pouvoir continuer la vie sans Brahim ?

Le tournage, hommage ou exorcisme ?

Mostafa Un peu les deux. Laurent, il ne m'a pas oublié après son tournage en Guinée. Il est revenu. Il m'a dit : « Alors, ce film, il faut le faire. » Moi je ne voulais pas vraiment faire un film pour le cinéma. C'était la première fois.. Et puis en même temps je voulais suivre la trace de Brahim, parce qu'il y a beaucoup de choses que je ne savais pas de lui. Pendant sept ans de fraternité, je n'ai jamais posé de questions, savoir comment sa femme réagissait, ses enfants... Mais avec Laurent, on a décidé d'aller les voir au Maroc. Sans cette amitié, sans cette complicité, je n'aurai peut-être jamais vu les enfants de Brahim. C'est comme ça que j'ai pu me dire : « C'est fini. Brahim n'est plus là. » Car je m'en voulais toujours un peu. J'avais un poids sur le dos que j'ai dégagé avec ce film.

Finalement de tourner ce film, de vivre avec, c'est devenu pour moi une forme de thérapie !

La chanson de Brahim...

Laurent Chevallier Après le tournage au Maroc, j'ai fait écouter à Mostafa « Raoui », une chanson de la chanteuse algérienne Souad Massi et il m'a dit : « Mais c'est ça, la chanson de Brahim ! »

Je me suis alors débrouillé pour rencontrer Souad, elle a été émue par cette première maquette du film, ses musiciens aussi, notamment Amid Djouri, son joueur d'Oud. Amid a apporté énormément sur ce film, sur son ambiance, sur le blues intérieur de Mostafa qui part à la quête de son ami disparu.

Amid Djouri, c'est un type qui, quand il a vu le film au départ, a pleuré.

Et puis, il a pris son oud et il a joué en regardant mes images. Il m'a dit : « Tu ne t'en rends pas compte, mais à travers ton histoire, tu n'as pas idée comme tu es en train de foutre en l'air tous les discours des politiques sur les problèmes d'intégration. C'est à dire que si tu imagines que Mostafa, arrivant dans ce village de France, est capable de ramener un clochard à la surface, qu'il est capable également de rencontrer le maire, de lui dire voilà ce que je veux faire avec mon café, un commerce de liaison dans un village, un lieu d'animation où tous les gens pourront échanger, est-ce que la municipalité est prête à m'aider ?

Mostafa n'est pas sans-papiers, il n'est pas clandestin, il n'est pas un voleur, il ne boit pas d'alcool... Or tu te rends compte à la fin de ton film qu'il est incapable de s'intégrer dans le village. Si lui en est incapable, si un village de France n'arrive pas à intégrer quelqu'un comme Mostafa, alors ça veut dire qu'aucun d'entre-nous ne peut s'intégrer dans aucun village de France ! La seule issue, c'est de se regrouper entre nous dans des grandes cités avec tous les problèmes que ça pose... »

« Une histoire dont je ne connaissais pas la fin... »

Laurent Chevallier Le cœur du film, pour moi, c'est l'histoire d'amitié entre deux personnages, une histoire qui me paraît presque surnaturelle : comment quelqu'un qui est profondément africain comme Mostafa est capable d'arriver à dire que ce personnage de Brahim était devenu plus important que sa femme et ses enfants. Ça, il faut que sa femme et ses enfants l'encaissent ! Or il se trouve qu'eux partageaient le même amour pour Brahim. C'est quelqu'un qui est entré dans la famille, de la même manière qu'il est entré dans la famille du village.

Au départ, il y avait cette idée de comment, dans un village où les gens n'ont pas tellement la main tendue vers l'autre, un type arrive, reprend l'épicerie et devient la coqueluche du village. Déjà ça, pour moi, ça méritait un film. Et à partir du moment où on te dit que si tu fais ce film-là, tu ne peux pas le montrer parce que, pour le moment, Brahim est un clandestin, et que celui qui te demande ça, c'est Mostafa...

Pendant plusieurs années, j'ai respecté cette parole et puis quand Brahim est décédé, j'ai voulu continuer mon histoire... mais pour savoir qui était Brahim, pour mieux le connaître, il fallait obligatoirement qu'on vive cette quête ensemble avec Mostafa. Je ne pouvais pas la vivre sans lui et lui ne pouvait pas la vivre sans moi. Donc on s'est retrouvés intimement liés dans ce parcours qui démarre au village, continue au Maroc et se termine au village. Pour moi c'est ça

le sens du film. Un film sur l'amitié avec un grand A. Celle de Brahim, celle de Mostafa et celle qu'on a vécu en vivant cette histoire et qui continuera demain. C'est vraiment ça que j'espère. Pour moi, à partir du moment où un film comme ça imprègne ta vie, il ne peut pas commencer au générique de début et se finir au générique de fin...